FRANÇOISE GIROUD : CLERAMBARD (LE COMTE HECTOR DE) ST FRANÇOIS D'ASSISE ET UNE LANGOUSTE FONT, DE MARCEL AYMÉ, LE BIEN-AIMÉ DE PARIS

CLERAMBARD est la troisième pièce de Marcel Aymé. Après *Lucienne le Boucher*, on s'est demandé si ce grand romancier allait également devenir un grand auteur dramatique. Après *Clérambard* on ne se le demande plus : on le sait. *Vogue la galère* n'a pas encore été représenté.

Clérambard (comte Hector de) est né comme toutes les œuvres de Marcel le Bien-Aymé dans un bureau de Français moyen rigoureusement encaustiqué, où l'auteur remplit si bien ses pages blanches d'une petite écriture régulière que d'une seule feuille on tira un jour quarante-cinq pages dactylographiées.

En ce temps-là, les mèches de ses cheveux souples le gênaient et il portait pour travailler un cercle de simili-écaille qui les empêchait de tomber. Maintenant, il a résolu le problème en les coupant en brosse.

Marcel Aymé écrit beaucoup. Il a publié, à 47 ans, plus de vingt livres, depuis *Brûlebois*, le premier, jusqu'au *Confort intellectuel*, le dernier, en passant par *La Jument verte, Uranus, etc.*

Il écrit beaucoup, mais il ne parle pas. Son silence légendaire n'est ni une affectation ni une manifestation d'indifférence. Il semble plutôt que cet homme long et blanc évolue dans une sorte d'état léthargique, que toutes ses forces concentrées sur un monde intérieur grouillant de vie et de rêves soient curieusement paralysées lorsqu'il tente de les employer comme le commun des mortels, pour marcher, pour parler et même pour rire.

De temps en temps, son visage blême se plisse et, sous une paupière lasse et lourde comme un rideau froncé, l'œil bleu pétillé de joie et de douceur. Deux craquements se font entendre : Marcel Aymé a ri.

En sortant de son bureau, on bute contre un lit d'enfant aux draps frais : une toute petite fille blonde trottine, qui vient chercher son grand-père. « Téléphone, mon parrain chéri ! » Pourtant, Mme Aymé et sa fille se relayent pour établir un barrage quasi infranchissable autour de cet animal noir et indiscret qui sonne plus que jamais depuis le triomphe de *Clérambard*.

Mme Aymé ressemble à ces jolies bourgeoises que l'on rencontre au marché, évaluant, sourcils froncés, le poids d'un melon ou la fraîcheur d'un merlan. On sent que dans cette maison-là on dépensera toujours un petit peu moins d'argent qu'il n'y en rentrera. Et que les robes de Fath, les vacances à Deauville et les visons platinés appartiennent à un univers indécent et méprisable, sinon méprisé.

Peut-être qu'en vivant vingt ans à côté de Marcel Aymé on finirait par le connaître. En une heure, on peut tout au plus découvrir, si l'on a une âme de pionnier, qu'il est originaire du Jura, qu'il a fait des mathématiques spéciales, qu'il fut l'employé de banque le plus déscuvré, le journaliste le moins passionné et le courtier d'assurances le moins convaincant avant d'écrire son premier livre à 24 ans. Le trait noir qui barre le revers de sa veste de *tweed* rappelle qu'il vient de perdre son frère, le général Aymé.

On dit d'un homme qu'il s'enferme dans le silence. De Marcel Aymé on dirait plus facilement que le silence l'enferme et que chacune de ses phrases lui comme un petit signe qu'il fait, avec la meilleure volonté du monde, de derrière la clôture. Alors une sorte de panique saisit ses interlocuteurs qui, par réaction, se viennent bavards, l'assomment d'éloges, de citations extraites de ses œuvres, de démonstrations d'amitié dont on vous a chargé pour lui. Comme on le gêne un peu, il voudrait bien lui faire taise. Comme il est infiniment courtois et gentil, il ne veut pas vous laisser croire que l'ennuie. Alors, pour que l'on cesse de parler de lui, il pose des questions... Et on sort de cet interview...

Pour le découvrir, mieux vaut décidément le chercher à travers son œuvre et y trouver ce spécimen étonnant d'humilité : un homme libre.

Assez libre, par exemple, pour cacher un temps Céline, proscrit, dont jamais il ne partagea les idées mais avec qui il partagea l'amitié. Tout ce qui asservit les hommes, l'ambition, la gloire, la vanité, l'envie, les conventions morales et sociales, et même les révoltes collectives reposent à côté de lui, petit tas sans importance et privé de pouvoir.

Un grand magazine américain, « Colliers », lui a demandé de faire un long voyage aux Etats-Unis et d'en rapporter une série d'articles. Il a fait le voyage. Il ne parvient pas à faire les articles. Ce qu'il écrit produit sur les responsables du « Colliers » l'effet d'une charge de dynamite.

... « Cette publiciste bourgeois, écrit l'un de ses héros, quel conférencier aserait entreprendre de démontrer l'excellence du régime capitaliste qui est parfaitement démontrable ?

Le petit vicomte envie le commis de magasin

Lui. Il en est parfaitement capable s'il le pense. Il est libre, comme l'air, rien ni à plaire, ni à choquer, ni à prouver. Seulement il souffle sur des murs que l'on croyait en pierre : les murs tombent, ils étaient en carton.

Mais le rire, le rire énorme et sain qu'il fait jaillir et qui saisit chaque soir cent répliques de Clérambard enveloppé de velours cette pensée de fer rouge qui pourrait autrement faire hurler les spectateurs brûlés.

Le rideau se lève sur le salon du château de Clérambard. La comtesse, qui a les yeux triatement distingués d'Huguette Duflos, la mère de la comtesse et le petit vicomte Octave, actionnent des machines à tisser. Les Clérambard fabriquent nuit et jour des pulovaises, et ils en ont assez.

— Ah ! soupire Octave, si je n'était pas par rejeton d'une aussi illustre famille, j'aurais pu devenir employé de commerce, manger à ma faim, aller au café, au cinéma. Ah ! être commis de magasin, quel rêve, quel gas...

Ici Octave manifeste par un certain nombre de tics qu'il est aussi dégénéré que doit l'être la rejeton d'une famille où l'on sait ce que faisaient ses ancêtres en 1202. L'ascendance chargée de cette mission considère vraisemblablement que la dégénérescence se porte surtout sur les ailes du nez, qu'il tortille frénétiquement.)

Paraît Clérambard. Il mesure deux mètres, il a un chapeau melon enfoncé jusqu'aux yeux, une vieille robe de chambre rouge, et il annonce :

— Je viens de tuer un chat. Ou le mangera demain à midi.

— Encore du chat ! soupire sa belle-mère.

Ils manœuvrent tous les quatre avec rage leur métier à tisser et on apprend que Clérambard tue outre les chats, sa famille et lui-même au travail pour ne pas laisser l'ulcère dévorer des illustres Clérambard tomber entre des mains étrangères. Il est orgueilleux, tyrannique, odieux. Il dérangle le chien du curé qui était venu proposer la main de la plus laide mais riche fille du notaire à Octave. Protestations de la comtesse. Gémissements du vicomte qui supplie : « Marie-moi, grand-mère, marie-moi tout de suite. »

Grand-mère est d'accord. Il est d'ailleurs visible que ce sourire jeune homme en a le plus urgent besoin. Mais un autre jeune homme paraît, tout vêtu de blanc s'approche de Clérambard et déclare, en toute simplicité :

— Je suis saint François d'Assise. Passant sur cette terre, j'ai entendu les hurlements d'un pauvre chien à l'agonie... Pauvre bête, mais pauvre homme aussi... Je vous laisse ce livre qui vous parlera de ma vie. Quand vous l'aurez lu, pensez-y quelquefois et pensez surtout à vivre mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici...

Saint François tend un livre et disparaît. Clérambard, mal à l'aise, le devient encore davantage en constatant qu'il est le seul à voir vu.

Soudain un chien aboie, le curé bondit : c'est son chien bien vivant. Clérambard est de plus en plus mal à l'aise. Il est comme un homme qui a reçu un grand coup sur la tête, en dépit de son chapeau melon qu'il ne quitte pas. Il ne réagit même pas quand la fille à soldats de la ville, celle qu'on appelle La Langouste parce qu'elle a des taches de rousseur sur le ventre, vient au château acheter un pull-over qui lui fasse « le pectoral coquin ».

La comtesse, indécise, se mêre un peu moins écoutent la Langouste raconter qu'elle vient de s'acheter une cuvette parce que, pour une femme élégante, c'est indispensable, n'est-ce pas ? Aussi bien pour laver ses pieds, sa figure et son entrecou que pour faire tremper son linge sale et ses épinards.

Octave la regarde d'un œil gourmand. Les spectateurs aussi. Clérambard ne s'intéresse plus qu'à ce petit livre : « La Vie de saint François d'Assise », éditions du Ciel. Et il lit tandis que siffient les merles et que chantent les rossignols. Et il entend hurler le loup auquel saint François répond :

— Allons, ne fais pas cette figure lamentable, mon pauvre loup. Je suis au pouvoir, tu viens encore de manger un agneau. Va, c'est l'ordre du monde et quand tu dévores un agneau tu célèbres la gloire de Dieu, tu chantes sa force et sa bonté. C'est une chanson un peu rude à nos oreilles d'hommes, mais à celles de Dieu elle n'est pas moins douce que le chant des oiseaux qui mangent les insectes. Ecoute, loup...

Marcel Aymé

Le rideau tombe On a ri vingt fois. On a terriblement envie de connaître la suite : la vie de

Clérambard a toujours son chapeau melon et la voix de Jacques Dumesnil, mais il a été touché par la grâce. Clérambard traite sa bonne et humble épouse d'âne vile parce qu'elle veut écraser une araignée. Les araignées ont ses petites sœurs et il court derrière elles à quatre pattes pour le leur dire.

— Enfin, proteste la triste comtesse, puisque vous tuez si allègrement les chats et les canards, il est juste que vous me passiez les araignées !

Mais Clérambard ne tuera plus. Il a décidé que son fils n'épousera pas la fille du riche notaire Galuchon mais La Langouste, cette humble créature de Dieu. Il a décidé aussi de vendre le château et de partir avec sa famille dans une roulotte. Ils vivront d'aumônes.

Hélas ! seule La Langouste a l'air de comprendre Clérambard quand il lui parle de saint François d'Assise. Elle commente :

— Un garçon en or, ce petit saint François. Et doux, et pas fier... J'aurais voulu le connaître. On se serait sûrement bien entendus tous les deux. Je l'aurais jamais lâché... Vous pouvez dormir qu'avec moi il aurait manqué de rien, qu'il aurait été dorloté. Pour un homme en sucre comme ça, je me serais mise en quatre. Au labeur, et par tous les temps : « Tu viens, chéri, c'est pour les pauvres. » Lui, pendant ce temps-là, il se faisait du lard, c'était bien son tour...

Clérambard, toujours en chapeau melon et en robe de chambre, est inondé de joie et d'amour. Les petits rossignols chantent le temps pour le retenir sur la voie du péché au moment où il va peut-être formuler cette : La Langouste. Nouveau miracle du petit pauvre d'Assise.

Galuchon, le notaire, conclut : Clérambard est fou. Sa femme n'osait pas le penser. Un médecin aliéniste est convoqué pour le lui dire.

Mais Clérambard reçoit un coup terrible. En vidant son grenier, quand il descend à la cave, il trouvé le cadavre du chien qu'il a tué. Ce n'était pas le chien du curé mais un autre qui lui ressemblait. Alors il n'y a pas eu de miracle, saint François ne l'a pas ressuscité... « Vous voyez », dit sa femme qui respire. Clérambard a un moment d'égarement, de doute... Déjà la triste comtesse capore. Mais la foi est plus forte.

— J'ai la foi, murmure Clérambard, je ne veux rien savoir d'autre. Vous avez beaucoup à me donner, Louise. Pourtant je ne pense qu'à vous demander de nouveaux sacrifices, et je vous aime tant que je n'en ai ni honte ni regret. Au contraire.

Et on comprend que la comtesse suivra son mari. Et on trouve qu'elle a raison de le suivre.

Seul M. le Curé n'a pas vu le miracle

Mais Octave, le petit sournois, profite d'une seconde de liberté pour mettre à mal l'une des filles du notaire. Celui-ci les surprend. Scandale ! Octave doit réparer. Et comme il a déshonoré la plus jolie, la dot sera beaucoup moins grosse.

Clérambard, désolé pour La Langouste, doit s'incliner.

— Octave ne méritait pas, lui dit-il, d'avoir une femme telle que vous.

La Langouste n'en est pas si convaincue. Clérambard veut l'emmener avec sa famille dans la roulotte. Elle hésite :

— Remarquez que la Vierge, les anges, le Bon Dieu, je serais plutôt pour... Mais je n'y crois guère, avoue-t-elle, perplexe.

Pour raisonner Clérambard, la famille se complète plus que jamais curé, qui est bien ennuyé. Il le met en garde : M. le comte peut se tromper et entraîner les autres dans l'erreur.

— Même si je reste fidèle, humblement fidèle à l'enseignement de l'Evangile ? demande Clérambard.

— Malheureux ! s'écrie le curé, affolé. Comment saurez-vous si vous lui êtes fidèle ? L'Evangile est une nourriture qui a besoin d'être accommodée... et l'Eglise seule a compris la nécessité de protéger les fidèles contre la parole du Christ !

C'est la réplique de la pièce. Celle qui fait bondir ou hurler, celle que l'on applaudit le plus violemment jusqu'à ce qu'on entende :

— Sachez-le... Notre Seigneur lui-même ne fondait aucune espérance sur la justice de ce bas monde. Ce n'est que dans l'Au-delà que la veuve et l'orphelin peuvent compter sur lui...

Quand au médecin aliéniste, son diagnostic est formel. Clérambard veut se vouer aux pauvres et à la mendicité ? Régression anormale de l'instinct de propriété. Folie.

Mais Clérambard pousse un cri.

— Regardez ! Le pauvre d'Assise dans sa robe de sainteté !

Il tombe à genoux, toujours en chapeau melon. Et tous ceux qui l'entourent, et le notaire, et le docteur, et les filles Galuchon et tous tombent à leur tour, mains jointes, éblouis par la céleste apparition.

Dans un grand élan, ils montent dans la roulotte, dont les anges ont attelé le cheval. Ils s'en vont tous sur les routes prêcher l'amour parce que le monde souffre de n'avoir pas assez de mendiants pour rappeler aux hommes la douceur d'un geste fraternel...

Seul le curé ne monte pas. Ce n'est pas de sa faute : il n'a pas vu le miracle. Il a bien regardé, il n'a rien vu. Et il conclut en voyant démarrer la roulotte : « Singulier chargement... Les emportements de la foi et de la charité, c'est bien joli, mais je voudrais bien savoir ce que ce mélange là aura donné dans un mois. »

Le rideau tombe et se relève dix fois : dans un mois comme dans dix, Clérambard, pièce brutale et pure d'un homme libre, bien jouée, bien montée, fera tirer pissera, grâce à ce rire.

A la sortie, l'autre soir, un fameux psychanaliste allemand a dit à l'auteur :

— J'ai compris... Vous avez voulu montrer le phénomène de psychose collective. « Clérambard », c'est Hitler.

Impassible, Marcel Aymé écoute chacun lui expliquer maintenant ce qu'il a voulu mettre dans sa pièce.

Lui n'explique rien. Il se contente, simplement, d'écrire.

PRIX GONCOURT 1949 — WEEK-END A ZUYDCOOTE

Roman par Robert MERLE

Dunkerque, mai 1940. — Français et Anglais, cernés par les troupes allemandes, campent sur la plage, en attendant un hypothétique rembarquement. Maillat, « l'intellectuel » d'un groupe de cinq hommes réunis par la guerre, vient de tuer deux soldats, qu'il avait trouvés en train de violer une jeune fille. Il a chargé leurs corps sur le camion des morts, puis descend à la cave avec la jeune victime, car l'alerte contre avions est donnée.

TOUS ces saucissons ! cria Maillat, stupéfait. Vous en avez pour toute la vie !

— Quoi ? cria Jeanne.

— Tous ces saucissons !

Ils ne gênaient aucunement Jeanne, mais ils étaient suspendus à la hauteur du visage de Maillat, et il devait, à moins de se tenir courbé, réussir à caser sa tête au milieu d'eux.

— Qu'est-ce que ça veut dire, toutes ces bouteilles vides ? cria Maillat.

Il vit la bouche de Jeanne s'arrondir, mais si près qu'il fût d'elle, il n'entendit rien. La masse énorme de bruit s'accroissait de seconde en seconde. Jeanne appliquait ses deux mains sur ses oreilles, mais Maillat savait que c'était inutile, qu'un vacarme de cette ampleur ne se servait même pas de vos oreilles pour pénétrer jusqu'à vous. Il s'installait d'emblée dans votre corps. Il n'y avait rien à faire pour lui échapper.

Maillat n'arrivait pas à penser aux bombes qui allaient tomber. Il regardait les saucissons qui entouraient sa tête en rangs serrés, les innombrables bouteilles vides qui tapissaient la cave, et Jeanne debout à deux mètres de lui, les deux mains contre ses oreilles, les seins nus sous les lambeaux de son corsage. Jeanne le regardait. Il pensait qu'elle essayait de lui sourire sans y réussir tout à fait. Elle aussi avait renoncé à parler.

Il y avait des accalmies subites dans le tir de la D.C.A., suivies de brusques crescendos. Maillat attendait les bombes, et les bombes ne se décidaient pas à tomber. Comme à chaque fois, Maillat se demanda anxieusement s'il y avait en lui un pressentiment. Le pressentiment qu'il serait tué, ou au contraire, le pressentiment qu'il sortirait de là, sain et sauf. Une fois de plus, il n'arrivait pas à savoir ce qu'il pressentait au juste. Ou plutôt, il s'aperçut que tantôt il pensait : « Cette fois, tu vas y rester », et tantôt : « Cette fois encore tu vas en réchapper ». Il se demanda ce qu'il valait mieux penser. Peut-être que s'il pensait : « Cette fois, tu vas y rester », peut-être, précisément, cette pensée-là lui porterait chance. Et alors il valait mieux ne pas penser qu'il en sortirait. Ou bien était-ce le contraire ? Peut-être était-ce vraiment quand on pensait qu'on allait être tué qu'on l'était, et inversement ? Arrivé à ce point, Maillat essaya, comme chaque fois, de se faire honte, et de se traiter d'imbécile. Mais il savait aussi que cela aussi, c'était un truc, une fausse sortie de théâtre pour se jeter à lui-même de la poudre aux yeux, et qu'il allait recommencer cent fois — avec le même petit détachement truqué du temps — pour — à se demander anxieusement ce qu'il pensait vraiment, et ce qu'il « valait mieux » penser.

Maillat ressentit une sorte de soulagement quand la première bombe tomba. Les yeux de Jeanne, dans la pénombre de la cave, s'agrandirent et brûlèrent. Ils regardaient Maillat avec un air d'appel et de supplication. Il s'écoula quelques secondes. Puis les bombes se mirent à tomber, par chapelets, cette fois. Jeanne bondit vers lui, comme mue par un ressort, et lui entoura la taille de ses bras.

La terre trembla sous leurs pieds. Toutes les bouteilles vides de la cave se mirent à frémir dans leurs alvéoles, avec de brusques mouvements désordonnés, comme si elles faisaient effort pour sortir de leur logement. En même temps, les saucissons autour de Maillat s'ébranlèrent, et se mirent à danser avec sa tête. Il n'était plus question pour Maillat de se courber pour les éviter, tenu, comme il l'était, comme dans un étau, par les bras de Jeanne. Il essayait de les esquiver, mais à chaque mouvement qu'il faisait, il en mettait d'autres en branle, et le mouvement se communiquait par les ficelles auxquelles ils étaient suspendus, c'était toute une file qui se mettait à danser, les bombes continuaient à tomber. La maison, à chaque coup, tremblait davantage. Les bouteilles vides dans les casiers sautaient plus fort. Toutes les files de saucissons dansaient maintenant, avec les mouvements raides et saccadés de marionnettes dont on tire les fils. Maillat essaya de se dérober à leurs coups en fléchissant sur les jarrets, mais avec le poids de Jeanne contre lui, la position n'était pas tenable. Et finalement, il resta comme il était, la tête droite au milieu des saucissons, comme une grosse boule entourée de quilles. Les bombes tombaient toujours, la maison se mit à trembler continuellement. Deux ou trois bouteilles réussirent à sauter des casiers sur le sol, et les saucissons autour de son visage se mirent à danser plus vite et plus fort une espèce de danse frénétique.

Au-dessus de sa tête, maintenant, sans interruption, il y avait d'abord le sifflement du Stukka qui piquait, puis le sifflement bien distinct de la bombe, et finalement, tout près de lui, un vacarme péremptoire de ferrailles déchaînées, comme d'une rame de métro qui entre en gare, mais qui entrerait d'en haut, accourant perpendiculairement au sol, avec le sifflement horriblement familier des bombes, et ébranlant de l'air qu'on libère pour permettre d'ouvrir les portes. L'explosion, après cela, ce n'était rien. C'était un soulagement de l'entendre. C'était du passé. Maillat attendait d'autres bombes déjà. Il était tendu vers elles désespérément.

Les saucissons continuaient à danser dans tous les sens

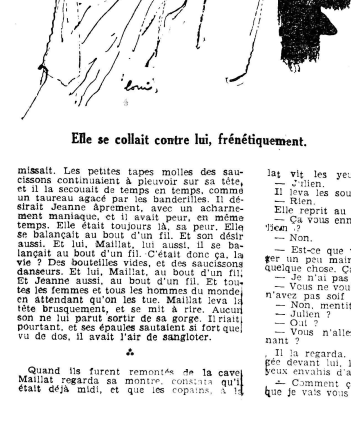
En baissant la tête, il vit les épaules de Jeanne secouées par les sanglots. Elle se collait contre lui frénétiquement, ventre contre cuisse, ventre contre ventre, avec de petits mouvements convulsifs, comme si elle avait voulu entrer dans son corps pour s'y réfugier. Autour de la tête de Maillat les saucissons continuaient à danser dans tous les sens avec une espèce de gauchesse élastique. Ils lui heurtaient le visage de temps en temps sans brutalité, et par moments il recevait de petites coups par derrière la nuque, comme par taquinerie. Où qu'il regardât dans la pénombre de la cave, il ne voyait plus qu'eux : rondins cylindriques. Une armée de saucissons suspendus comme par miracle dans l'air et sautant et se trémoussant en tous sens, silencieusement, avec une espèce de lourde agilité. De temps en temps, une bouteille sautait d'un casier, retombait à terre avec un bruit mou, faisait un ou deux tours sur elle-même, puis restait là, immobile, penaude, gonflée et stupidement. Il y en eut bientôt sinq ou six autour du couple. Une sournoise envie de rire saisit Maillat.

Jeanne leva la tête vers lui et ouvrit la bouche. Il n'entendit aucun son. Elle ouvrit et referma plusieurs fois, comme un poisson dans un bocal. Il se pencha et hurla dans son oreille :

— Je n'entends pas !

Elle baissa la tête, et la cacha de nouveau dans la poitrine de Maillat. Ils étaient là, tous les deux, étroitement enlacés dans la pénombre humide de la petite cave, elle, avec des lambeaux de corsage autour d'elle, et lui, la tête entourée de saucissons dansaurs et balourds, comme de gros hommes qui auraient essayé d'imiter des « girls », et autour d'eux, les bouteilles vides qui sautaient par dizaines, dans cet immense, interminable vacarme de fin du monde.

C'est alors, brusquement, que le désir monta chez Maillat. Il le sentit venir en lui, et s'envahir peu à peu irrésistiblement. Ses tempes se mirent à battre, et il se mit, à son tour, à serrer Jeanne contre lui de toutes ses forces. Un voile tomba devant ses yeux. La cave parut trouble et vague tout d'un coup. Il y avait ce jeune corps qu'il collait contre lui avidement, et ce bruit énorme qui l'entourait, et de temps en temps les petites tapes molles des saucissons sur son visage ou sur sa nuque, et les bouteilles qui sautaient l'une après l'autre des casiers. Il serrait Jeanne contre lui comme s'il avait voulu l'absorber, l'enfermer en lui, étouffer sa chair dans la sienne. Une espèce de force frénétique le soulevait, et il commença à son tour à frémir et à se convulser contre elle, comme si, lui aussi, il allait se mettre à danser. Pourtant sa peur ne l'avait pas quitté. Elle était là, tapie en lui-même, quelque part. Il la sentait sous son désir, qui frémissait. Les petites tapes molles des saucissons continuaient à pleuvoir sur sa tête, et il la secouait de temps en temps, comme un taureau agacé par les banderilles. Il désirait Jeanne âprement, avec un acharnement maniaque, et il avait peur, en même temps. Elle était toujours là, sa peur. Elle se balançait au bout d'un fil. Et son désir aussi. Et lui, Maillat, lui aussi, il se balançait au bout d'un fil. C'était donc ça, la vie ? Des bouteilles vides, et des saucissons danseurs. Et lui, Maillat, au bout d'un fil. Et Jeanne aussi, au bout d'un fil. Et toutes les femmes et tous les hommes du monde, en attendant qu'on les tue. Maillat leva la tête brusquement, et se mit à rire. Aucun son ne lui parut sortir de sa gorge. Il riait, pourtant, et ses épaules sautaient si fort que vu de dos, il avait l'air de sangloter.



Elle se collait contre lui, frénétiquement.

*

Quand ils furent remontés de la cave, Maillat regarda sa montre, constata qu'il était déjà midi, et que les copains, à la popote, allaient s'inquiéter de son absence. Il fut sur le point de dire adieu à Jeanne, puis il réfléchit que le plancher de la chambre était encore couvert de sang, et qu'il ne pouvait pas laisser à Jeanne le soin de l'étancher. Il lui demanda une serpillière et une cuvette, et ils eurent tous les deux, debout dans le vestibule, une petite discussion irritante, parce qu'elle voulait à toute force s'en charger. Finalement, elle céda, pénétra dans la cuisine, et revint au bout d'un instant, tenant à la main ce qu'il avait demandé. Il monta l'escalier devant elle.

Agenouillé à l'endroit où le géant était tombé, il commença à ramasser le sang dans les plis de la serpillière. Quand elle fut complètement imbibée, il la tordit au-dessus de la cuvette. Ses mains devinrent rouges aussitôt. Il répéta l'opération plusieurs fois. Jeanne était debout devant lui la tête penchée. Elle le regardait faire.

— Laissez, dit-elle au bout d'un moment. Vous ne savez pas étancher. Donnez-moi la serpillière. Ensuite, vous la tordrez, et vous voulez, avec vos grandes mains.

Il lui donna la serpillière, et les mains en l'air pour ne pas se tacher, attendit qu'elle eût fini. Quand la serpillière fut satisfaite, elle la lui tendit, et il la tordit au-dessus de la cuvette. Ils travaillèrent en silence quelques minutes, avec l'air camarade et paisible de deux jeunes mariés qui s'amusent à faire le ménage ensemble.

— Voilà ! dit Maillat.

Il se releva lourdement, et resta debout, à la même place, les yeux baissés. Il regardait la cuvette à ses pieds. Elle était pleine.

— Je vais descendre tout ça, dit Jeanne d'un air vif et affairé. Je reviendrai avec un broc d'eau pour nous laver.

Il l'attendit, les mains en l'air. Le sang, en séchant sur ses mains, devenait noir et visqueux. Il entendit du bruit dans l'escalier et comprit que Jeanne essuyait les traces de sang sur les marches. Quand elle revint, ils se lavèrent les mains dans la même cuvette pour économiser l'eau, puis l'un après l'autre ils se lavèrent le visage. Jeanne avait apporté deux serviettes. Tandis que Maillat se faisait, Jeanne avait fixés sur lui.

Il leva les sourcils en la regardant.

— Rien.

Elle reprit au bout d'un instant.

— Ça vous ennuie que je vous appelle Julien ?

— Non.

— Est-ce que vous ne voudriez pas manger un peu maintenant. Je vais vous faire quelque chose. Ça sera vite fait.

— Je n'ai pas faim.

— Vous ne voulez pas boire un peu ? Vous n'avez pas soif ?

— Non, répétait Maillat.

— Julien ?

— Oui ?

— Vous n'allez pas me quitter maintenant ?

Il la regarda. Elle se tenait droite et figée devant lui, le corsage en lambeaux, les yeux envahis d'angoisse.

— Comment ça, vous quitter ? Bien sûr que je vais vous quitter. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ici ?

Elle frémit de la tête aux pieds comme s'il l'avait giflée.

— Mais pourquoi ? dit-elle d'une voix étrangée.

— Comment pourquoi ?

— Après ce qui s'est passé ici, dit-elle d'une voix sourde, je ne pourrais pas vivre toute seule ici.

Elle regardait fixement la tache humide au milieu de la chambre.

— Il me semble que je vais les revoir tout le temps tous les deux. Surtout le petit, avec les yeux méchants qu'il avait, quand il me regardait en bas dans la cuisine. Oh Julien, si vous saviez ! C'était affreux ! Le regard qu'il avait sur moi, et tout d'un coup il m'a déchiré mon corsage, et il m'a tordu les bras derrière le dos, et il m'a poussé vers l'autre, en m'injuriant. C'était affreux, Julien, je tremblais comme une feuille, mais j'avais tellement peur, je ne pouvais pas crier. Le grand me regardait sans rien dire de ses petits yeux. Et le petit me tordait les bras, et me poussait vers lui, en m'injuriant derrière mon dos. Oh Julien ! Il m'injuriait ! il m'injuriait !

— Assez ! cria Maillat brusquement.

Est-ce qu'elle finira jamais, cette guerre ?

Il fit quelques pas en silence, puis reprit d'une voix plus calme :

— Si vous ne voulez plus vivre ici, alors, allez rejoindre votre sœur chez vos amis. Vous serez en sûreté là-bas.

Jeanne le regarda.

— Et ma maison ? Si je la quitte, on me la pillera. Et qu'est-ce qu'il nous restera après la guerre ?

— Après la guerre ! dit-il en haussant les épaules. Est-ce qu'elle finira jamais, cette guerre ? Et toutes ces choses qu'on peut vous faire où vous serez après la guerre ?

— C'est ma maison.

— Elle sera sûrement bombardée, votre maison.

— Non, dit-elle passionnément, non, elle ne sera pas bombardée, si je reste.

— Que vous restiez ou non, ça ne change rien.

— Oh si ! dit Jeanne.

— Comme vous voulez, dit-il en haussant les épaules. Mais moi...

Elle le regarda avec des yeux envahis d'angoisse.

— Oh ! Julien ! Je vous en supplie, ne me quittez pas. Vous ne pouvez plus me quitter maintenant.

— Maintenant ?

— Oh ! dit-elle sans répondre, je vais les revoir, tout le temps. Chaque fois que je monterai l'escalier, j'entendrai rôder autour de moi.

— C'est stupide, vous avez peur des morts, et vous n'avez pas peur des bombes. Ils ne vous feront rien, les morts.

— J'ai peur, dit-elle d'une voix sourde.

— Mais bon Dieu, si vous avez tellement peur, allez vivre avec Antoinette les gros !

— Non, dit Jeanne avec décision, je resterai ici.

Il alluma une cigarette, et la considéra sans rien dire pendant quelques secondes.

— En somme, dit-il d'une voix froide, vous voulez rester pour garder la maison, et moi, vous voulez que je reste pour vous garder.

— Mais qu'est-ce que ça peut vous faire de rester, puisque je vous le demande ?

— Ça ne me plaît pas, c'est tout.

Il y eut un silence.

— La vérité, dit Jeanne d'une voix sifflante, c'est que vous ne voulez pas rester, parce que vous avez peur des bombes. Vous êtes un lâche !

Maillat sourit.

— Sale petite femelle, dit-il sans violence. Elle battit les paupières plusieurs fois, mais ne répondit rien, ne bougea pas.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, c'est vrai que j'ai peur des bombes. Vous avez bien peur des morts, vous ! Chacun sa peur.

— Je n'ai pas peur.

— Eh bien alors, tout va bien.

Elle le fixa avec des yeux étincelants de rage.

— Si c'était pour me quitter, il valait mieux les laisser faire, alors !

— C'est ce que je me demande.

— Oh Julien, dit-elle, comment osez-vous dire une chose pareille ?

— Mais Bon Dieu ! c'est vous qui l'avez dit, ce n'est pas moi ! Allons finissons-en, allez-vous rejoindre Antoinette, oui ou non ?

— Non, dit-elle en tapant du pied, non, cent fois non ! Je ne quitterai pas ma maison.

— Bien, dit-il, dans ce cas, adieu.

Elle fixa, sans la prendre, la main qu'il lui tendait, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Ecoutez, dit-elle, vous ne m'aimez pas, alors ?

Maillat, béant, la regardait.

— Par exemple ! Mais il n'en a jamais été question !

— Mais dites, Julien, dites, vous ne m'aimez pas du tout, alors ? Pas même un tout petit peu ?

— Ça n'a rien à voir.

— Dites, Julien, supplia-t-elle, dites, c'est vrai que vous ne m'aimez pas, même pas un tout petit peu ?

(*A suivre.*)

(*Voir* France Dimanche *depuis le n° 172*)

(*Copyright by* France Dimanche *and Gallimard.*)

La semaine prochaine :

JE VOUS AIME, MOI ?

4 livres de nouvelles de
LOUIS-CHARLES ROYER
L'AMOUR AU SOLEIL
AMOUR QUAND TU NOUS TIENS
L'AMOUR DES QUATRE SAISONS
LA FOLIE EROTIQUE DE Mr CAHON
" Les lecteurs pourront s'enivrer de la frémissante sensibilité de ces nouvelles dont les héroïnes hanteront longtemps leur mémoire "... (ANDRÉ COLOMBÉR).
" Ces contes qui ont toujours pour point de départ une passion amoureuse, une exaltation sexuelle, portent en eux le signe d'un irrésistible instinct. Je me souviens entre autres d'une nouvelle qui rappelle certaines pages de Gorki. Elle est de premier ordre ; c'est une belle réussite ". (JEAN VIGNAUD).
LES ÉDITIONS DE PARIS